



Cahiers de praxématique

36 | 2001

Linguistique de la dénomination

Nadine Charbonnel et Georges Kleiber (éd.), *La métaphore entre philosophie et rhétorique*

Sarah Leroy



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/380>

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2001

Pagination : 221-223

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Sarah Leroy, « Nadine Charbonnel et Georges Kleiber (éd.), *La métaphore entre philosophie et rhétorique* », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 36 | 2001, document 10, mis en ligne le 01 janvier 2009, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/380>

Tous droits réservés

Nadine CHARBONNEL et Georges KLEIBER (éd.)

LA MÉTAPHORE ENTRE PHILOSOPHIE ET RHÉTORIQUE, Paris : PUF, 1999, 246 p.

Cet ouvrage propose un dialogue, une rencontre, autour de l'imposante figure de la métaphore, entre des chercheurs issus de différents champs disciplinaires, qui tous à leur manière travaillent et interrogent cette notion. Métaphore *entre philosophie et rhétorique*, annonce le titre, mais la littérature, la stylistique, l'anthropologie et la linguistique sont également convoquées¹. Le recueil débute par une « Ouverture à deux voix », celles de N. Charbonnel, qui souligne l'actualité du sujet (« Pensée contemporaine et métaphore »), et de G. Kleiber, qui amorce par un historique sa réflexion autour de différentes approches de la métaphore (« De la sémantique de la métaphore à la pragmatique de la métaphore »). Les contributions s'organisent ensuite en deux « journées », la première réunissant littéraires, philosophes et épistémologues, tandis que la seconde est orientée vers des approches stylistiques et linguistiques.

M. Deguy ouvre la première journée avec « Et tout ce qui lui ressemble... », texte touffu et confus dans lequel il interroge, semble-t-il, la poéticité de la métaphore. N. Charbonnel explore ensuite les relations entre « Métaphore et philosophie moderne » (c'est-à-dire s'étendant du XVI^e au XX^e siècle). Elle met en lumière le glissement opéré dans la saisie de la métaphore par la pensée moderne qui 1) néglige la dimension discursive pour concevoir la métaphore en langue, et ainsi ignore la « dimension rhétorique » de la figure ; 2) mêle comparaison métaphorique et comparaison conceptuelle, assimilant la « *similitudo* » à la « *comparatio* » ; 3) reste aveugle à ce que N.C. appelle le « régime sémantique praxéologique ou praxéodescriptif » de la métaphore (concernant les énoncés métaphoriques qui n'expriment pas un sentiment (« régime sémantique expressif »), n'ont pas une fonction didactique de connaissance de la réalité (« régime sémantique cognitif »), mais « enjoignent quelque chose à propos d'une praxis »). P. Tort enfin, dans « D'une interférence native : métaphore et métonymie dans la genèse de l'acte classificatoire », remet en question l'opposition jakobsonienne entre *sélection-substitution* et *combinaison-contexture*, ou pôles *métaphorique* et *métonymique* des aphasies, en montrant (et en appliquant ensuite cette conception à

1 Le colloque de Strasbourg (mai 1995), dont les actes sont ici réunis, s'intitulait, de manière sans doute plus adéquate, *La Métaphore entre philosophie, linguistique et rhétorique*.

« l'interprétation du totem ») que les relations entre métaphore et métonymie relèvent de l'interaction et non de l'exclusion.

La deuxième journée débute avec un article-fleuve (« Une métaphore qui ronronne n'est pas toujours un chat heureux ») dans lequel G. Kleiber, poursuivant son texte d'ouverture, propose tout d'abord un bilan critique des analyses sémantiques « intégrées » de l'interprétation métaphorique (théorie de la substitution, théorie interactionnelle, théories comparatives), et se prononce pour une solution pragmatique à cet aspect du problème, puis reprend le problème du déclenchement de la métaphore, par « la question de la déviance », qu'il considère comme « un facteur constitutif de la métaphore » et caractérise comme une « catégorisation induite » (tout en soulignant que cette conception, à la fois trop forte et trop faible sur plusieurs points, doit être encore affinée). Après cette mise à plat des différentes approches de la métaphore aux deux niveaux du déclenchement et de l'interprétation, G. K. formule « quelques hypothèses nouvelles », autour du « critère de double occurrence », qui permet de distinguer la métaphore de la métonymie ou de la synecdoque. J.-M. Klinkenberg, lui, propose, sous le titre de « Métaphore et cognition », une approche cognitive. En considérant les tropes, et la notion d'écart rhétorique en particulier, comme structuration disjonctive du système sémiotique, fondée sur la superposition et non la substitution, il montre que la métaphore a un rôle réorganisateur qui produit, à la manière du discours scientifique, de nouveaux « découpages du réel ». Ceci posé, il met en évidence les différences « pragmatiques » qui séparent néanmoins sens rhétorique et sens scientifique. Dans une perspective stylistique cette fois, G. Molié, avec « La métaphore : limites du trope et réception » rappelle que le problème de la métaphore est lié à celui de sa réception, aux niveaux du « déclat d'identification » de la figure et de son « système d'interprétation » et met l'accent sur les processus cognitifs qui sous-tendent la réception, au point de situer la « métaphoricité » d'un énoncé au seul niveau de la réception, et de réfuter le caractère forcément littéraire de la métaphore. Ensuite, M. Prandi, qui considère que la métaphore (comme les « énoncés incohérents » dans leur ensemble) est particulièrement opératoire pour l'observation dissociée des structures formelles et des structures conceptuelles intégrées à toute grammaire philosophique, dessine une « Grammaire philosophique de la métaphore » remettant en cause l'idée de transgression liée à cette figure dans bien des approches, rhétoriques ou structurales. En clôture de cette seconde partie, I. Tamba, dans « La femme est-elle une fleur comme le bleuet est une fleur ? Métaphore et classification : les structures en « Le N1 est un N2 », s'intéresse aux rapports qu'entretiennent, autour d'un même schéma syntaxique, métaphores nominales et définitions classificatoires, et montre que les métaphores

nominales ne peuvent être assimilées à une classification, quelle qu'elle soit (« analytique, synthétique ou autre »), mais à une structure d'identification. Cette position est particulièrement intéressante pour l'analyse des antonomases du nom propre en position attributive. Le fonctionnement discursif de ces structures intègre cependant fréquemment des expansions, dont une description plus poussée des fonctionnements distincts des métaphores nominales devra tenir compte.

L'originalité de ce travail se situe dans l'approche interdisciplinaire qui est effectuée autour de l'objet. Chacun des contributeurs, sans renoncer aux spécificités de la (des) discipline(s) qu'il représente, tente, au-delà des traditions, des positions épistémologiques et parfois des métalangages différents, de partager et d'échanger des points de vue. Cette attitude entraîne une exceptionnelle ouverture, y compris parmi les approches disciplinaires choisies : linguistique et sciences cognitives pour J.-M. Klinkenberg, interface sémantique/pragmatique pour G. Kleiber...

Plus concrètement, le nombre relativement restreint d'articles permet des exposés précis et détaillés, des retours théoriques et des récapitulations, ce qui est tout à fait bienvenu dans ce type d'approche. Ce « confort » éditorial, ainsi que l'excellence des auteurs, permet au linguiste de prendre un recul nécessaire pour l'appréhension de travaux autour de la métaphore avec lesquels il est déjà familiarisé (ceux de G. Kleiber, M. Prandi, J.-M. Klinkenberg, I. Tamba...), mais il lui offre aussi les meilleures conditions pour s'initier à des approches voisines et novatrices (celle de N. Charbonnel constitue le meilleur exemple).

Ainsi, cet ouvrage nous montre que le délicat exercice des perspectives croisées autour d'un même objet d'étude, quand il dépasse la juxtaposition pour aller vers un réel échange, constitue une approche des plus fructueuses. Souhaitons que cette pratique continue à se répandre, et qu'ainsi les cloisons qui séparent les domaines disciplinaires se fassent un peu moins étanches...

Sarah LEROY
UMR CNRS 5475, *Praxiling*
Université Paul-Valéry, Montpellier III